" L'aimer pour la vie et pour l'éternité "

- mes confidences -

1944 - 1945 - 1946 - 1947...

Janou

La vie est un sommeil,
L'amour en est le rêve,
Et vous aurez vécu
Si vous avez aimé...

(Alfred De Musset)

Non, quand bien même, une amère souffrance,
Dans mon cœur pourrait se ranimer.
Non, quand bien même, une fleur d'espérance
Sur mon chemin pourrait encore germer.

Quand la pudeur, la grâce et l'innocence,
Viendraient en moi te plaindre ou te charmer
Non, n'étant qu'une enfant, si belle d'ignorance
Je ne saurais, je n'oserais t'aimer.

Un jour pourtant, il faudra qu'il me vienne
L'instant suprême où l'univers n'est rien,
De ton respect alors qu'il m'en souviennne.

Je voudrais pouvoir, dans la joie ou la peine,
Toujours trouver ta main pour soutenir la mienne,
Et ton cœur pour écouter le mien.

(Alfred de Musset)

Aimer, ce n'est pas se regarder les yeux dans les yeux avec tendresse,
C'est regarder tous deux dans la même direction !

(Antoine de Saint Exupéry)

Je pense à toi quand le soleil se lève
J'y pense encore lorsqu'il poursuit son cours.
Et, si parfois, la nuit je rêve,
C'est au bonheur de nous aimer toujours.

(Paroles de la chanson "ce que c'est qu'aimer", donnés par Dominique le
03/02/1944 en nous promenant à la Pépinière)

Le Foyer

Le foyer, la lueur étroite de la lampe
La rêverie avec le doigt sur la tempe
Et les yeux se perdant parmi les yeux aimés, L'heure du thé fumant et des livres
fermés,
La douceur de sentir la fin de la soirée,
La fatigue charmante et l'attente adorée,
De l'ombre nuptiale et de la douce nuit.
Oh! Tout cela mon rêve attendri le poursuit
Sans relâche à travers toutes remises vaines, Impatiente des mois, furieuse des
semaines !

(Paul Verlaine)

(C'est bien ainsi que je considère le foyer et justement, je le vois mieux, « le soir, le
foyer, autour de la lampe, auprès de l'homme aimé, auprès de ses enfants !...)

Les roses de Saadi

J'ai voulu ce matin te rapporter des roses,
Mais j'en avais tant pris dans mes ceintures closes, Que les nœuds trop serrés n'ont pu
les contenir;
Les nœuds ont éclaté, les roses envolées
Dans le vent, à la mer, s'en sont toutes allées,
Elles ont suivi l'eau pour ne plus revenir ;
La vague en a paru rouge et comme enflammée
Respires-en sur moi l'odorant souvenir.

(Marceline Desbordes-Valmore)

Le cœur au vent.

J'ai fait de mon cœur trois morceaux.
Et pourquoi ? Pour une parole,
Vole, Vole, Vole, A, mon cœur vole.
Le premier morceau qui s'envole,
Ce fut pour les nids des oiseaux.
Vole mon cœur en trois morceaux,
Vole mon cœur, vers l'oiseau vole.

J'ai mis mon cœur en trois lambeaux
Pour un baiser qui me rend folle
Vole, Vole, Vole, A, mon cœur vole.
Le second morceau qui s'envole,
S'accroche aux buissons des tombeaux,
Vole mon cœur, en trois lambeaux,
Vole mon cœur, au tombeau vole.

En trois lambeaux, en trois morceaux,
J'ai rais mon cœur et m'en désole,
Vole, Vole, Vole, À, mon cœur vole
Le troisième morceau qui vole,
N'est pas pour vous, oiseaux, tombeaux,
C'est pour qui m'a fait tous mes maux,
Vers mon ami, mon cœur s'envole.

(Extrait de Miette et Noré)

Aimer, ce n'est pas se regarder les yeux dans les yeux avec tendresse,
C'est regarder tous deux dans la même direction !

(Antoine de Saint Exupéry)

Si j'étais fleur, vous seriez ma rosée.
Si j'étais flot, vous seriez mon zéphyr,
Si j'écrivais, vous seriez ma, pensée,
Si j'espérais, vous seriez mon désir.

Le sommeil est un linceul léger
Qu'un ange lève chaque matin
Mais qu'un jour il oublie...

Songes, si tu te sens ma fille
Le désir de l'amour
Que le diable, quand il s'habille,
Prend l'habit de l'amour...

Je t'aime.

Je t'aime, comprends-tu ce mot ?
Oh! Réponds, aimes-tu l'entendre ?
L'oiseau le gazouille aussitôt,
L'écho le redit d'un air tendre,
Le zéphyr le redit à la fleur,
Le papillon le dit aux roses.
C'est un mot qui monte du cœur,
C'est un mot qui dit tant de choses.
Je veux te le dire tout bas à genoux,
Dans ton baiser tout fait de flamme
Bien loin, loin des jaloux,
En donnant mon âme à ton âme
Je veux te le dire cent fois
Partout,, partout, aux près, aux bois,
Du matin jusqu'au soir, Et du soir à l'aurore :
"Je t'aime".

Même pour vous, je ne pleurerai pas,
Quand si lasse, enfin je serai morte,
Ni ne m'agiterai ou ne gémirai dans mon sommeil
Bien que vous vous attarderez au-dessus de moi.

Même de vous, je ne rêverai pas
Sous l'herbe agitée de ma tombe
Seule avec l'âme du vent et des flots
Si vous passez, je ne vous entendrai pas.

Même pour vous, je ne m'éveillerai,
Trop amers ont été les pleurs que j'ai connus,
Trop sombre la route qu'il me fallut suivre !
La route qui détourne de vous.

Je t'aimerai tant qu'un souffle de flamme
S'élèvera du tombeau de l'amour.
C'est pour aimer que nous avons une âme
Je t'aimerai jusqu'à mon dernier jour,
Je t'aime avec passion... je t'aime avec délire,
Je t'aime de l'amour, dont on aime à seize ans.
Je t'aime tant, hélas ! Qu'en te voyant sourire,
Ah! je voudrais mourir, mourir en t'embrassant.

Je donnerais ma vie
Pour avoir ton sourire
Pour te dire : "je t'aime",
Et te l'entendre dire

L'après-midi du 25 Mars !

L'après-midi du 25 Mars au bord de l'eau,
J'ai connu le bonheur, il faisait doux, il faisait beau.
Le printemps sortait de terre par de petites pousses vertes,
J'étais assise sur sa veste, là-bas, derrière les grands moulins.
Et les yeux lointains, aussi en paix qu'en une île déserte,
Je songeais à mes amours et j'avais le cœur plein,
L'après-midi du 25 Mars au bord de l'eau.

Le 25 mars 1945

L'invincible repos descend sur la forêt.
A peine un vent furtif là-bas, berce les palmes ;
Les oiseaux se sont tus au creux des branches calmes.

Tout dort... bientôt aussi, mon cœur, vous dormirez.

Pale étoile du soir, messagère lointaine
Dont le front sort brillant des voiles du couchant
De ton palais d'azur, au sein du firmament.
Que regardes-tu dans la plaine ?

Je ne veux pas me permettre de rêveries.
A quoi bon s'amollir ? Revoir son visage réentendre le son de sa voix,
Certaines phrases retenues "par cœur" ?
Ah! Non! Parce qu'alors fini de tout le calme, l'indifférence, le courage amassés
difficilement depuis des mois.
Oh! Pouvoir cuirasser mon cœur, ne pas l'écouter, ne pas s'attendrir de ce que l'air a
repris son parfum printanier de l'an passé.
Jamais je n'aurai la force de reprendre le même chemin, au bout d'un an, le même
chemin... si différent.
Il y a un an ... Il y a un an... Oh! Pouvoir s'endormir pour toujours pour ne plus se
souvenir...

A chacune ses vers d'amour :

La mélancolique :

Je ne sais, mais tu resteras inassouvie
Et je pleurerai nuit et jour
Le vide épouvantable et cruel de ma vie
Et la tristesse de l'amour.

(Francis Carco)

L'inquiète :

Si cruels, si tendres tout à l'heure,
Vos beaux yeux sont pareils à ces flots décevants
Et l'amour ne s'y mire, et l'amour n'y demeure,
Que le temps d'un reflet sous le frisson du vent.

(Charles le Goffic)

La frivole :

Sur le nombre des plis de vos volants de gaze,
Nous faisons des calculs infinitésimaux. Et languissants, distraits, nous échangeons des
phrases, Des phrases qui n'étaient peut-être que des mots.

(Edmond Rostand)

La hautaine :

Sur ton cou large et rond, surtes épaules grasses
Ta tête se pavane avec d'étranges grâces, D'un air placide et triomphant, Tu passes ton
chemin, majestueuse enfant.

(Charles Baudelaire)

La sentimentale :

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ?
Que ce soit aux rives prochaines, Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau
Toujours divers, toujours nouveau. Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.

(J de la Fontaine)

La maternelle :

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant
D'un homme inconnu et que j'aime et qui m' aime
Et qui n'est chaque fois, ni tout à fait le ire me,
Ni tout à fait un autre et ra' aime et me comprend.

(Verlaine)

La raisonnable :

J'avais toujours rêvé le bonheur en ménage
Comme un port où le cœur, trop longtemps agité,
Vient trouver à la fin d'un long pèlerinage,
Un dernier jour de calme et de sérénité
Un homme modeste à peu près de mon âge,
Et deux petits enfants jouant à nos cotés
Un cercle peu nombreux d'amis du voisinage
Et de joyeux propos dans les beaux soirs d'été.

(Félix Arvers)

La précieuse :

Si de tes lèvres avancées
Tu prépares pour- l'apaiser
A l'habitant de mes pensées
La nourriture d'un baiser
Ne hâte pas cet acte tendre
Douceur d'être et de n'être pas
Car j'ai vécu de vous attendre
Et mon cœur n'était que vos pas.

(Paul Valérie)

La romantique :

O Muse, que m'importe ou la mort ou la vie ?
J'aime et je veux pâlir, j'aime et je veux souffrir
J'aime et pour un baiser je donne mon génie,
J'aime et je veux sentir sur ma joue amaigrie,
Ruisseler une source impossible à tarir.

(Alfred de Musset)

Mon cœur n'est pas heureux malgré tant de plaisir,
Où le plonge line image au bienveillant sourire
Car il n'est pas profond ce trop ardent désir
Que dans ses yeux si clairs bien souvent je vois luire.

Aujourd'hui il m'aime, mais demain son mépris
Masquera de sa force et l'oubli et la haine
Ce n'est pas cet amour dont mon cœur est épris
Mais je suis subjuguée et grande en est ma peine,

Pourtant il faut quand même-et contre tous ses jous
Que je poursuive encore et malgré tout, ma route.
Et je demande à Dieu à mes côtés partout
De soutenir mes pas dessous la froide voûte.

Et si cédant encore à ma grande faiblesse,
Je m'échappe à nouveau pour courir au plaisir,
Qu'il me brise sans pitié, même pour ma jeunesse
Qu'il me ramène vers lui, c'est encore mon désir.

Le 07 mai 1945

Pour l'Allemagne vaincue et la victoire alliée,
Les sirènes, les cloches, transportant notre ardeur
Ont sonné longuement et à toute volée
Chantant la délivrance du Pays et des cœurs.

Chantons, buvons, dansons et surtout soyons gais
Accordéon musette ou orchestre de choix
Faites-nous tournoyer, rendez nos pas légers
Et que nos voix exhalent notre fouguese joie.

Chantons, chantons encore, ne cessons de chanter
Que quand l'aube venue il nous faudra reprendre
Toujours avec gaieté le travail commandé
Pour la fête finale que nous pouvons attendre.

Le 08 mai 1945

Ô Fiancé que ce matin encore
Je recevais joyeux en mon humble logis
Il faut que je te dise non plus un chant d'aurore,
Mais un hymne plus puissant de la nuit.

C'est un hymne d'espoir, c'est un chant de combat
Regarde, je suis prête à vaincre pour ta flamme
Mais vois aussi mon cœur, écoute ce qu'il bat
La vie a tant d'attraits et l'amour tant de charme !

Lutter, il faut lutter, non pas si l'on veut vaincre,
Mais si l'on veut survivre à cet enlèvement
Qu'un tourbillon sans fin que nul ne peut dépeindre
Promets à qui se prend à cet enivrement

Et si mon cœur est bon et veut t'aimer quand même,
Il ne peut le nier, cet effet des humains,
Il va vers eux, il s'amuse et il aime
On croit aimer du moins et pleurera demain.

Oh! Regarde, mon roi, toi qu'en secret j'appelle
Mon Fiancé chéri, mon rêve de bonheur,
Regarde, à cet amour combien souvent je mêle
Des désirs, des plaisirs, décevantes erreurs.

Pourtant je suis à toi, rien qu'à toi je veux être,
Je me bats, me débats près d'un gouffre béant
Où j'ai peur de sombrer, sans y penser peut-être
Ou même en y pensant, pour un rire charmant

Il est si séduisant d'aimer et d'être aimée
De sentir un visage errant sur votre front
Et de courir ensemble à travers près ou blés
Ou de gravir joyeux nos collines et monts

Oh! Ce vent caressant nos joues tout empourprées
Et passant, apaisant dessus nos membres las,
Et son baiser si pur sur nos lèvres charmées
Ou son souffle puissant invitant au combat.

Ce rêve est impossible ! Il est seul pour nous mêmes
Femmes rêvant le soir, au crépuscule tombant
Et voulant à cette heure où le jour se fait blême
Chercher du paradis un souvenir d'antan.

Non, il n'est plus pour nous de terrestre bonheur
Un soir, c'est le plaisir, Demain, c'est la tristesse
Et pourtant je voudrais au prix de ma douleur
Connaître rien qu'une heure, une entière allégresse

Toi seul, Mon Fiancé, tu peux me la donner,
Je sais que toi, tu m'aimes bien plus que les autres
Viens, viens, je suis à toi, je veux m'abandonner.
Garde-moi près de -toi en ta bonté si chaude.

Je lutte, sois mon fer. Je combats sois mon bras
O force des humains que nul ne peut connaître

Jamais je ne vaincrai, ton cœur triomphera
Et lui seul, mon amour, de tout sera le maître.

Le bonheur, je l'ai ! Oh oui ! J'entends ta voix
Et la main dans ta main, j'irai sous les rayons
Dans un jour où la nuit voilera les valons
Plantés par ton amour tout le long de ma voie.

Le 28 mai 1945 (révisé le 21 septembre 1946)

Mon cœur est balloté et l'émoi qui l'opresse
M'empêche de puiser là où est le bonheur
Au souvenir ardent qui m'attire et me presse
Je ne puis que très mal soustraire mon cœur.

Alors que je bénis la main qui m'a frappée
Je cherche malgré moi un écho de ces jours
Où j'aimais sans désir une âme délaissée
Ne pensant pas, hélas ! Aux pièges, de l'amour.

Grâce à ton cœur si bon tout cela est fini
Tu m'as tout épargné et la déception mime
Et dans ta charité, mon roi, tu m'as choisi
Pour seul mal de sentir combien trop peu je t'aime.

Si le chant qui ce soir s'échappe de mes lèvres,
Est un chant douloureux, ainsi qu'un pur sanglot
Ecoute-le quand même, il est une prière
Surmontant pour t'aimer la frénésie des flots

Il fait si bon chanter pour toi et par moi-même
Pour se rendre témoignage ou demander pardon
Pour te dire tout bas ce qu'en toi mon cœur aime
Les mille fruits terrestres, les plus tendres des dons

Chanter, chanter toujours avec exubérance,
Laisser crier son cœur gonflé à éclater
Faire un monde de joie avec notre espérance,
Et en couvrir le monde dès désenchantés.

Et puis chanter aussi notre mélancolie,
Nos peines et nos joies, nos espoirs, nos soupirs
Ce qui fait fil à fil le trésor de nos vies
De vieillards et d'enfants, de pasteurs ou d'émirs.

Et chanter l'union qui enserre nos cœurs,
Quand pour notre idéal nous menons notre lutte,
Nous sentir réchauffés par l'amour de nos sœurs
Et puis leur donner tout : notre amitié, notre lutte.

Et quand se meurt le jour et que cesse le bruit
A l'heure où le Seigneur vient visiter les âmes
Comme il fait bon chanter à l'étoile qui luit
La gloire de ce Dieu luit la nuit dans ce calme.

Vous êtes fiancée, me dit-on sans ambages
En voyant l'annulaire où brillent mille feux
Et je dois dire non, les poings crispés de rage
Car mon lien est secret qui nous réunit tous deux.

C'est curieux peut-être, oui, mais c'est magnifique,
Son empire est immense car c'est le monde entier
Et son gouvernement est des plus pacifiques
Car il a même amour pour hostile et allié.

Pourtant parmi ses raille et ses mille sujets
Il a fixé sur moi son regard de lumière
Et contre le Pasteur pour le faible agnelet
Il a agi pour moi qui ne suis que poussière.

Et il agit encore à chaque heure, chaque jour
De mes moyens humains n'exigeant en échange
Que de savoir me taire pour vivre son amour
Et écouter le soir la prière des anges.

Ami, écoute-moi, tu ne me comprends pas
Dis-tu, et tu hésites à suivre ma folie
Viens, prends gaîment la route sur mes pas
Je veux te faire aimer et rechercher la vie.

Je la vois dans un rave, mais elle est bien réelle
Gonflée d'un pur espoir au milieu du malheur,
Pour les hommes elle est dure, mais toujours elle est bonne
Quand on marche vers elle, de l'amour plein le cœur.

La vie fut faite un jour par un Dieu tout puissant
Qui fît en un éclair toute chose, toute joie.
Un Dieu qui chaque jour fait un geste touchant
Pour placer des roses aux ronces de nos vies.

Le jour le soleil luit et tout lors s'illumine,
Mais la nuit les étoiles, telles de joyeux lutins
Sur noir se découpent légères et fines
Ainsi que les aiguilles élaguées des pins.

Des fleurs s'épanouissent à l'ordre de nos fées.
Dame pluie, Sieur printemps, du Seigneur messagers
Et comme un pieux hommage chaque jour, chaque année
En louant le très haut écarte les dangers.

Tout ainsi est pour nous l'écho mystérieux
D'une vie de bonheur pour l'homme, fugitive
Mais ouvre-donc ton âme au souffle délicieux
Et tu la sentiras cette joie si vive.

Mais nul mieux que celui qu'en grand secret j'invoque
Ne sait de ces merveilles doucement me parler,
D'un mot, d'un sourire même, ses trésors il évoque,
Pour moi qui ne demande qu'à me laisser charmer.

O tendre fiancé ! Pour qui seul je veux vivre,
Voici la nuit, veux-tu, à toi, je vais rêver,
Permet qu'en mon sommeil j'entrevois ton sourire
Apprends-moi à sourire, car sourire c'est aimer.

A l'heure où le soir touche et glisse à l'horizon
Je laisse mon amour se répondre en mon âme
Et rendre en son langage mille et mille sons
Tout comme les doux bruits qui entourent une flamme.

La paix et le silence ont un royaume unique
Que peuplent les chimères et les rêves d'amour
Mais j'ai un monde à moi encore plus magnifique
Qui plane sur mes nuits et embellit mes jours.

Une musique tendre entonne un doux cantique
De lèvres invisibles le plus céleste don
Plus pur que le cristal, sans écho métallique
C'est un hymne de joie, de vie et de passion.

Le décor est très simple et surtout il est un,
Il est fait d'un sourire, d'un visage, d'un être
Aucun voile là-bas, ni nuage importun,
Mon amour est le tout qui de tout est le maître

Pour moi seule il existe ce monde de bonheur
Il fut créé pour moi par celui que j'adore
Avec des myriades de joie et de faveurs,
Qui s'écoulent sans cesse au soleil qui les dore.

Et chaque soir je viens lassée du commerce humain
Reposer sur son cœur ma tête par trop lasse
Et là, je lui répète ces deux mots en refrain,
Je t'aime, je t'aime - et hors cela, tout passe.

Et si le jour fut dur et les efforts pénibles,
Je suis récompensée, il est là tout à moi,
Demain si le devoir apparaît plus terribles
J'aurai pour vaincre encore l'image de mon roi.

Oh! Chaîne délicieuse que celle de ce don,

Qu'un jour en un serment je donnais à mon âme
Et combien inutiles sont les beaux sermons
Qui voudraient me gagner à une cause infâme.

Nul au monde plus que moi ne peut être aimée,
Nul plus que moi non plus ne voit luire l'espoir
De caresses sans doute je suis parfois privée,
Mais un ciel obscurci est loin d'être un ciel noir.

Il faut bien que l'étoile qui brille à la nuit close
Disparaisse le jour pour paraître à nouveau,
De mes soirs de bonheur, à l'heure où tout repose,
Les premières seront dans un combat plus chaud.

Je vis la nuit, le jour, pour lui et pour lui seul,
N'ayant d'autre souci que de savoir lui plaire
En paix examinant le nombre des écueils,
Parce que près de lui sur sa poitrine chère.

" Faire de l'éternel avec l'instant qui passe "

L'âme brisée,
Suivant son chemin douloureux,
Loin de l'aimé,
On reste longtemps malheureux,
Mais on se lasse
Chaque jour console un peu,
Et chaque matin qui passe
Efface une larme en nos yeux.

Le bonheur fuit dès qu'on l'atteint
La flamme brille, puis s'éteint
Le rire dans les pleurs se noie,
Tout ce qui survit à la joie :
Ce sont les larmes.

Château d'Aisne 18 juin 1945

Rêverie :

Les coudes aux genoux, la tête dans mes mains,
Je rêve éveillée au bord du grand chemin.
Janou, il se fait tard et tu seras grondée ;
Mais je suis là, distraite et tout à mon idée
Assise dans la gloriette, et fixant quelque part
Loin, mes yeux grands ouverts qu'on dirait sans regard,
Parce qu'ils sont tournés du côté de mon âme.
Telle, assise, je rêve à tout mon drame
Et maintenant mes yeux, où passe la douleur,

Tantôt d'un vert bleu pâle, ont changé de couleur,
La tristesse obscurcit maintenant la prunelle,
Puis une grosse larme y luit en étincelle,
Se gonfle, vient trembler dans mes cils blonds .
Et lentement les pleurs roulent par deux sillons
Sur mon visage jusqu' aux deux coins de ma bouche
D'où mon sourire a fui comme un oiseau farouche.

Larmes de la jeunesse, ô premiers pleurs d'amour,
Qu'êtes-vous, étant joie et peine, tout à tour.
Plaisir en même temps et souffrance profonde ?
Vous êtes, ô tourments, les délices du monde
Pleurs, par qui l'on sent mieux la vie en étouffant
La source en est ouverte en ton sein, jeune enfant
Et tu ne l'auras pas de sitôt épuisée.
Il faut aux fleurs d'amour cette amère rosée.

Aux Jeunes Filles :

Tous les garçons sont fiers d'être la force même.
Vous êtes vous, la grâce, et la force vous aime
Jeunes Filles - Pourtant, quand ils vous parleront,
Si bas que la rougeur vous couvrira le front,
Quand ils vous diront "Viens ce soir à la fontaine
Ou près du bois", alors, chose étrange et certaine
Ces forts ayant perdu leur force en vous aimant
Ce qu'ils voudront de vous pour vous chérir vraiment
Filles, c'est qu'au désir de feu qui les emporte,
Votre grâce, d'enfant s'oppose et soit plus forte
De ce qu'ils demandaient le refus leur est cher,
C'est le secret de Dieu, le secret de la chair.
Repousse donc l'amant, pour être épouse, fille.
Sois plus forte que lui, pour fonder la famille,
Ou le gueux se dira, lui qui faiblit toujours
"J'ai peur de sa faiblesse, elle est prompte aux amours".
L'amour qu'il veut de toi, l'homme t'en fait un crime,
Et, chargé de sa faute, il te voudrait sublime,
Parce qu'il rêve, au sein qui doit former ses fils
La force du lion et la candeur du lys.
C'est pourquoi, si tu crains ta faiblesse petite,
Quand il parle d'amour, marche vite, cours vite
Va, feins de te cacher sous le saule ou l'ormeau....
Alors il t'atteindra pour t'apporter l'anneau.

J'ai presque peur en vérité
Tant je sens ma vie enlacée
A la radieuse pensée
Qui m'a pris l'âme cet été

Tant votre image à jamais chère
Habite en ce cœur tout à vous
Mon cœur, uniquement jaloux
De vous aimer et de vous plaire.

Et je tremble, pardonne-moi
D'aussi franchement vous le dire,
A penser qu'un mot, un sourire,
De vous, est désormais ma loi.

Et qu'il vous suffirait d'un geste
Qu'une parole ou d'un clin d'œil
Pour mettre tout mon être en deuil
De son illusion céleste

Mais plutôt je ne veux vous voir
L'Avenir dût-il m'être sombre
Et fécond en peines sans nombre,
Qu'à travers un immense espoir.

Plongée dans ce bonheur suprême
De me dire encore et toujours
En dépit des mornes retours
Que je vous aime - que je t'aime.

Séparés :

N'écris pas ! Je suis triste et je voudrais m'éteindre,
Le bel été sans toi, c'est l'amour sans flambeau
J'ai refermé mes bras qui ne peuvent t'atteindre
Et frappez à mon cœur c'est frapper au tombeau.

N'écris pas ! N'apprenons qu'à mourir à nous-mêmes,
Ne, demande qu'à Dieu ... qu'à toi, si je t'aimais
Au fond de ton silence écouter que tu m'aimes,
C'est entendre le ciel sans y monter jamais. N'écris pas !

Je te crains, j'ai peur de ma mémoire,
Elle a gardé ta voix qui m'appelle souvent,
Ne montre pas l'eau vive à qui ne peut la boire
Une chère écriture est un portrait vivant.

N'écris pas ! Ces deux mots que je n'ose plus lire
Il semble que ta voix les répand sur mon cœur
Que je les vois briller à travers ton sourire
Il semble qu'un baiser les empreint sur mon cœur.

Adieu :

Adieu, je sais que c'est fini,
Je ne te reverrai jamais
Tout passe... On t'appelle, tu m'oublies
En te perdant je sens que je t'aimais.
Pas de pleurs, pas de plaintes vaines,
Je sais respecter l'avenir
Viens le jour qui t'emmène
En souriant je te verrai partir.

Tu t'en vas plein d'espérance,
Avec orgueil tu reviendras.
Mais ceux qui souffrent de son absence,
Tu ne les reconnaîtras pas.
Adieu, tu pars vers un beau rêve,
Pour t'enivrer d'un plaisir dangereux
Sur ton chemin l'étoile qui se lève
Longtemps encore éblouira tes yeux.

Un jour tu sentiras peut-être
Le prix d'un cœur qui nous comprend
Le bien qu'on trouve à le connaître
Et ce qu'on souffre en le perdant.

pr A.O.F. en Juillet.

Rappelle-toi :

Rappelle-toi lorsque les destinées
M'auront de toi pour jamais séparée
Quand le chagrin, l'exil et les années
Auront flétri mon cœur désespéré
Songe à mon triste amour, songe à l'adieu suprême
L'absence, ni le temps ne sont rien quand on aime,
Tant que mon cœur battra, Toujours il te dira
Rappelle-toi.

Rappelle-toi quand sous la froide terre,
Mon cœur brisé pour toujours dormira
Rappelle-toi, quand la fleur solitaire
Sur mon tombeau doucement s'ouvrira
Je ne te verrai plus; mais mon âme immortelle
Reviendra près de toi comme une sœur fidèle.
Ecoute dans la nuit,
Une voix qui gémit t
Rappelle-toi.

Heures bleues :

Il m'arrive parfois de décrocher la lune
Pour m'en fabriquer un landau
Parfois, loin des sentiers battus
J'erre auprès des divines fontaines
Le temps s'écoule ainsi.
Volages, sans souci
Ces jours ne seront pas comme tant d'autres choses
Oubliés dès demain matin

Mon plus calme bonheur est, parfois dans la nuit
Sous le lustre cornu de la lune qui luit,
D'écouter frissonner la flûte qui soupire
Mélancolique et tendre aux lèvres d'un satyre.

Vœu :

Sur la joue du ciel roule une étoile filante
Limpidement comme une larme frissonnante
Et j'attache à sa queue avant qu'elle se brise
Un vœu d'amour trop fou pour qu'il se réalise.

Adieu :

Tu n'as pas su l'immense joie
Du bruit de tes pas dans mon cœur
C'était comme un train sur la voie
De l'Infini vers de lointains bonheurs.
Tu n'as pas su le remuement joyeux
Que me faisait au cœur la fraîche source
De ces mots où je buvais tes aveux
Tu n'as pas su les mystérieuses courses
Qui m'égarèrent dans le sable d'or de tes yeux
Tu n'as jamais compris l'embrouillé de mon âme,
Et c'est pourquoi, ce soir, délicieusement femme,
Je souriais naïve en te disant adieu.

Rengaine :

On vient au monde un jour on ne sait pas pourquoi,

Et l'on se laisse aller au fil morne des heures.
Un jour ce sont les noces du cousin François,
Un autre c'est une vieille tante qui meurt,,

Des peupliers sont là, immobiles, fixés
Gomme des javelots tombés du ciel
Et comme ils restent là toujours, toujours pareils,
On s'imagine qu'on n'a pas non plus changé.

Un avion fend le ciel à grands coups de rasoirs
Gomme une étoffe ancienne trop usagée
On relève la tête en espérant le voir
Dans le lointain! L'avion s'est déjà réfugié.

Tantôt c'est un baptême ou une communion,
Le lendemain ce sont des autres réunions.
Des riens qu'on ajoute à des riens s toute la vie ...
Des riens encore ... et puis des riens ... et puis ...

On se demande un jour ce que sont devenus,
Des tas de gens qu'on a connus.

Novembre 1945

Les lauriers sont coupés :

Je sais. On aurait pu s'aimer tranquillement,
Toi fumant une pipe et feuilletant des livres,
Moi faisant du latin, traduisant Tite Live
En un français très élégant.
Immobile, tu guettais sans avoir l'air de rien
La récompense d'un baiser, que, très maligne,
Je ne t'aurais donné qu'à la dernière ligne,
Reliant notre amour, nous aurions pu, très Cher
En faire un in-folio, un fort gros tome
Et nous aimer jusqu'à la table des matières,
Savourer ce bonheur aussi frais qu'une pomme,
Tout doucement, tout doucement,
Pour le conserver plus longtemps.

Je sais, on aurait pu s'aimer paisiblement
Mais le destin en a décidé autrement.

Je suis seule, loin de toi, courbée sous ma tristesse
Assiégée par les feuilles mortes
Que l'automne, d'une main sèche
Glisse sans arrêt sous ma porte.

.... il faut "aller au bois
Tu pourras y danser sans moi
Sur les lauriers et sur mon cœur qu'on a coupé.

Nuit :

Voici la nuit qui s'est levée sur nous
Comme une bête fatiguée
Qui nous a pris dans ses remous
Nous roule loin de la moindre clarté.

Pétales d'eau, raies argentées
Les gouttes fines de la pluie
Tombent sans arrêt dans la nuit
Sans cesser leur bruit de baisers

Un peu de lune sur les monts
Me rendrait un peu de courage
Mais la lune au-dessus des monts
Ne veut pas poser son visage.

Venues du village voisin.
Les notes d'un clocher qui s'ébroue au lointain
Ont éclaboussé mon silence.

Attendant du matin la tiède délivrance
Jusqu'à l'aurore en ces froids paysages
Je resterai, triste et las comme un vieux
Pensant à de calmes villages.

Ce n'est pas trop d'un coq et de son cri joyeux
Pour venir dissiper l'assaut des mauvais rêves
Ce n'est pas trop d'un coq et du jour qui se lève
Pour venir consoler un pauvre cœur anxieux.

Souffrance :

Je suis sortie n'en pouvant plus de désespoir.
Les poings dans mes poches à les crever
Morne, lasse, titubant dans l'ombre et le brouillard
Serrant entre mes dents mes lèvres qui saignaient.

Il me semblait que je portais le ciel
Et le ciel était écrasant
St je sentais un goût de fiel
Quand je passais ma langue sur mon sang

J'ai cheminé longtemps, gorge sèche, farouche
Machinale, en comptant les bornes du trottoir
Insensible à ce goût qui me salait la bouche
Les yeux mi-clos sur les reflets du soir.

J'ai marché si longtemps que j'ai quitté la ville

A chacun de mes pas la mort me souriait
Je désirais l'étreindre en un baiser stérile
Et lentement en moi s'insinua la paix.

Mais ce soir-là, j'ai compris bien des choses
J'ai saisi dans ma main crispée
Ma poitrine où battait mon cœur à coups atroces
Et je crois que je l'ai brisée.

Fin d'année :

Las ! Les dernières hirondelles
Font leurs arabesques d'adieu
S'en vont, ponctuation du ciel
En cravachant, le soir, de coups joyeux

Feuilles mortes partout, voici l'automne
Et son cortège monotone
De pauvres fleurs vite fanées.

Sur les pavés d'humeur chagrine
Sous une pluie en gouttes, fines,
Cette déjà défunte année
Très laide et jaune, et toute nue
S'en vas sans joie, sans joie étant venue
Et nul ne suit son corbillard, bringue ballant.

Le vent glacé, le Ment méchant
L'accompagnera seul au lépreux cimetière...
Mais qu'importe le fatras des misères passées ?
Un peu d'espoir pour tous, flotte dans l'air
Un peu d'amour fleurit pour moi, sous le ciel clair,

Une bête à bon Dieu s'est posée sur ma manche
A ma croisée un rossignol se penche ...
Mon rêve, prince fou chamarré d'arc-en-ciel,
À construit un printemps dont tu es le soleil.

Novembre 1945

Nouvelle Année :

Nouvelle année, nouvelle année,
Gâteaux bonbons, bouches en cœur
Et calendrier du facteur
Qu'on mettra sur la cheminée.

Nouvelle année, nouvelle année !
Hypocrisie... mielleux trompeurs
Qui vous jettent joie et bonheur

De leurs lèvres enrubannées.

Nouvelle année, nouvelle année !
Verglas dehors, dedans tiédeur
A la maison flotte une odeur
De fleurs rapidement fanées

Nouvelle année, nouvelle année !
Partout mensonges et menteurs
Partout concierges et éboueurs
Aux figures illuminées.

Nouvelle année, nouvelle année
Dans la rue aux fraîches senteurs
Passe un ivrogne, nez en fleur
Avec sa trogne enluminée.

Janvier 1946.

Alors, ce dôme bleu me semble un beau linceul
J'entrouvre en vain mes bras au vent, mon cœur est seul.
Je cherche en" vain des yeux dans cette vie aride
Je jette, en vain un nom au hasard à ce vide
Le désert seul, hélas! M'entoure et me répond
Je vais, je viens, je m'assieds, je me lève
Son propre sein me pèse, et rien ne le soulève
Il semble qu'à mon être il manque une moitié
Objet de chaste amour ou de sainte amitié
Que je marche à tâtons, que je suis dans ce monde
Une voix qui n'a pas d'écho .qui lui réponde
Un œil qui dans un œil ne se réfléchit pas
Un corps qui ne répand point d'ombre sur ses pas
Et que, malgré ce ciel, ce beau lieu qui m'enivre
Vivre seule, c'est languir, c'est attendre de vivre
Tout mon bonheur ainsi se change en vague ennui
Solitude ! Un Dieu seul peut te remplir de lui

Mars 1946

Vous me l'avez donné ce complément de vie
Mon Dieu! Ma soif d'aimer est enfin assouvie
Du jour où dans ma vie tu es venu
Tout ce que je rêvais jadis, je l'ai connu
Pour la première fois, moi dont l'âme isolée
A d'autres jusqu'ici ne s'était pas mêlée
Moi qui trouvais toujours dans ce qui m'approchait
Quelque chose de moins que mon cœur ne cherchait

Au visage, au regard, au son de vois, au geste,
A l'émanation de ce rayon céleste
Aux premières douceurs du premier entretien
Au cœur de mon ami, j'ai reconnu le mien
Mon âme, que rongait sa vague solitude
A répandu sur lui toute sa plénitude
Et mon cœur abusé ne comptant plus les jours
Croit en l'aimant d'hier, l'avoir aimé toujours.

Mai 1946

Pourquoi as-tu laissé au hasard malfaisant
Le soin de disposer d'un secret personnel
Suppose un seul instant qu'un ami complaisant
Exploite bruyamment dans un but criminel
Ces mots écrits sans hâte sur papier argenté
Remercie le Seigneur de ce mal évité.

Avec toi, timide et farouche
J'ai du plaisir, mais je sais le cacher
Je rougis sitôt que tu me touches
Je te défends de me toucher
Dans mes yeux tu aurais pu lire,
Mais devant toi, j'ai soin de les baisser
Je retiens jusqu'à mon sourire ...

Le 31 août 1946

Cette nuit j'ai vécu un bien joli rêve
Ivresse du moment, beauté joie, volupté
Tu étais près de moi, étendu sur la grève
Moulant ton corps d'athlète dans le sable teinté.

La mer, à nos pieds, venait mourir, brûlante.
Au loin disparaissait une voile bleutée
Le soleil poursuivait sa marche triomphante
J'étais seule à te voir dans ta maie beauté.

Tu avais dans les yeux un regard de tendresse ;
Mon âme était pleine de désirs osés
La chaleur de ton corps aidait à cette ivresse
Je gardais pour moi seule ces pensées si osées.

Pornichet le 16 août 1946

Dans ma solitude, je romps le silence
Etreignant dans ses rets mon âme désarmée

Je cherche vainement quelque ressemblance
Avec ta silhouette, ô mon cher bien Aimé.

Ce silence mortel me pénètre et me glace
Il me faut quand même poursuivre mon chemin
Je veux, dans cette nuit retrouver la place
Où nous allons tous deux la main dans la main.

Août 1946

Dans ma solitude, je romps le silence.
Etreignant dans ses rit s mon âme désarmée
Je cherche vainement" quelque ressemblance
Avec ta silhouette, O mon Cher Bien Aimé.

Ce silence mortel me pénètre et me glace
Il me faut quand même poursuivre mon chemin
Je veux, dans cette nuit retrouver la place
Où nous allions tous deux la main dans la main

Que je voudrais pouvoir si j'avais la puissance
Revenir en arrière, au temps de non enfance
Et consacrer sans fin, tout mon temps et mes jours
Et sacrifier ma vie sur l'autel des Amours,

J'arrêteraï aussi sur cette terre immonde
La marche souveraine de la machine ronde
J'aurais ainsi pour moi, sans craindre les tourments
La puissance d'endiguer tous les éléments.

Je pourrais d'un seul mot ou d'un geste magique
Me rendre auprès de toi, ce serait magnifique
Ou bien, d'un bel oiseau au plumage azuré
J'emprunterais la forme et le pas mesuré.

Et viendrais chaque soir, dans le déclin du jour
A ta fenêtre close te chanter mon amour
Peut-être prendrais-je avec préméditation
Pour pénétrer chez toi, et sans hésitation

Du modeste minet à l'allure féline.
Le pelage soyeux, la démarche câline
Ainsi cachée à tous les regards indiscrets
Qui doivent ignorer tous nos plus chers secrets

J'irais en tapinois, vers ta chambre trouvée
Chercher une caresse pour moi seule réservée.

15 août 1946

Non, quand bien même, une amère souffrance,
Dans mon cœur pourrait se ranimer.
Non, quand bien même, une fleur d'espérance
Sur mon chemin pourrait encore germer.

Quand la pudeur, la grâce et l'innocence,
Viendraient en moi te plaindre ou te charmer
Non, n'étant qu'une enfant, si belle d'ignorance
Je ne saurais, je n'oserais t'aimer.

Un jour pourtant, il faudra qu'il me vienne
L'instant suprême où l'univers n'est rien,
De ton respect alors qu'il m'en souviene.

Je voudrais pouvoir, dans la joie ou la peine,
Toujours trouver ta main pour soutenir la mienne,
Et ton cœur pour écouter le mien.

Le 01 septembre 1946

Comprends-tu ce regard ?...
Ce fût le mien d'un jour...
Peut-être liras-tu dans ce regard de bête
Combien mon cœur est triste de ne plus te revoir
Mais mon âme est trop fière pour encore t'émouvoir
Et seule, elle s'en va pour jouir d'une fête.
Il me faudra donc pour dissiper ma peine
Attendre patiemment ce jour incertain
O ! Quelle vile comédie, la comédie humaine
Je veux noyer mon âme, tout comme une libertine.
En cet après-midi, au milieu des alarmes,
Ne vivant qu'en attente d'un incertain appel
Je tremble et je frémis au milieu de mes larmes
Comme un être qui crie sous le froid scalpel.

Dans le calme infini de ce jour mémorable
Où la main dans la main, sans prononcer un mot
Nous allions tous les deux, dans ce site admirable
Unissant nos deux cœurs, sans crainte des complots

Demain est un doux mot qui tinte à mon oreille
Doux mot d'ivresse, d'amour, de bonheur
Bourdonnant dans ma tête ainsi qu'une abeille

Effleurant d'un coup d'aile mon pauvre petit cœur.

Demain, pourquoi faut-il que ce mot anonyme
Apporte en mon cœur vide un légitime espoir
Demain peut-être aussi, hélas ! Synonyme
D'un vilain petit mot qui à mon désespoir.

Une fois de plus, hélas! je me retrouve seule
Tu me laisses, méchant, à mon malheureux sort
J'ai peur sans toi et suis comme un écueil
Menaçant tout bateau sortant de chaque port.

N'entends-tu pas, Marcel, comme un long murmure,
Tinter cette musique enivrante et jolie
Ecoute ses accents, même entre les coupures
Douter de ses accords serait pure folie.

Tu ris de mon état, vilaine créature
Tu te gausse de moi sans écouter mes cris
Je suis à toi, Chéri, je me donne en pâture
Ton silence est pour moi le plus grand des mépris

Oui, je voudrais pouvoir en toute quiétude
Te suivre pas à pas d'un cœur léger et sûr
J'irais au bout du monde sans peur de lassitude
Te contemplant toujours d'un œil placide et pur.

Le 23 mars 1946 (et le 11 mai 1946)

Non, tu ne sais pas à quel point je t'adore
Car je saurai me taire, puisque tu ne veux pas
M'accorder ce qu'à grands cris j'implore
Ce que tu pourrais faire... mais que tu ne veux pas

Non, tu ne sais pas à quel point je t'adore
Tu ne le sauras pas, car je m'interdirai
Désormais de tout acte qui, je le déplore
Suffirait à ma joie. Aussi j'en souffrirai.

Non, tu ne sais pas à quel point je t'adore
Je te le cacherai, car je ne le veux pas...
Tu serais près de moi, même jusqu'à l'aurore
Me disant des mots tendres, mêmes tout bas, tout bas. ..!

Le 11 mai 1946

Si c'est dans un moment de lassitude extrême
Que ces mots sont sortis de ton cœur ulcéré
Tu ne te doutes pas combien ce long blasphème
A déchiré mon cœur de son dard acéré.

Oui ces vilains mots que tu me dissimules
J'ai pu les déchiffrer dans l'espace d'un éclair
Sans être détective et sans avoir de flair
Je comprends bien sans toi ce que tu dissimules.

Je sais ce qui m'attends, mais de grâce Chéri,
Ne me repousse pas comme un jouet cassé
Qui a cessé de plaire et qu'on jette aux orties
Sois loyal avec moi, sans être embarrassé.

Avec toi, timide et farouche
J'ai du plaisir, mais je sais le cacher
Je rougis sitôt que tu me touches
Je te défends de me toucher
Dans mes yeux tu aurais pu le lire
Mais devant toi, j'ai soin de les baisser
Je retiens jusqu'à mon sourire.....

Le 31 août 1946

Sur la joue du ciel roule une étoile filante
Limpidement comme une larme frissonnante
Et j'attache à sa queue avant qu'elle se brise
Un vœu d'amour trop fou pour qu'il se réalise.

Le 31 août 1946

Quel sort me poursuit donc qui attriste mon âme
Faut-il donc que toujours, je sois maudite des Dieux
Console-moi Chéri, pour que mon cœur s'enflamme
Je veux vivre dans ton ombre, près de toi dans les cieux.

En ce moment, peut-être tu es joyeux, gai,
Peut-être que pour toi est-ce tout naturel
Tu ne te doutes pas qu'une sanglante plaie
Martyrise mon cœur par ce sombre duel !

Me voici condamnée pendant trois mois mortels
Trois mois insipides, monotones, froids, cruels
A vivre loin de toi, espérant malgré tout,

Que tes pensées seront pour ta petite Janou.

Le 26 septembre 1946

Je ne sais si j'ose à t'avouer ma flamme
Car depuis le jour où je t'ai reconnu
J'ai senti en mon être, en mon cœur, en mon âme
Une douce sensation qui en trouble ma vue.

Un regard de toi, et je me sens toute chose,
Un sourire de toi, et je suis bouleversée,
Une caresse de toi, et je suis toute drôle,
Un baiser refusé, je suis désespérée.

Quand de ta bouche sort une douce parole
Je ne sais plus que dire, et me trouve toute petite
Quand de tes bras je sors d'une étreinte folle
Il me semble que tout meurt et tout s'anéantit.

Maintenant, tu connais le secret qui m'enivre,
Je t'aime, ô mon amour, et mon cœur est à toi.
Je ne sais si sans toi, je ne pourrai vivre,
Pourtant il faut plier sous l'inflexible loi.

Le 20 septembre 1946

Ah ! Oui, comme tout est beau quand on peut se dire
Chéri, je t'aime, tout mon cœur est à toi.
Personne au monde ne pourra nous médire
Nous sommes l'un à l'autre, ton amour est ma foi.

Pourtant en ce lundi, jour froid de septembre
Tu décides soudain de quitter ta maison
Me laissant esseulée, tremblante de tous mes membres
A l'idée de te perdre, s'envole ma raison.

Je suis triste ce soir, car devant ton absence
Il me faut réagir et je ne le peux pas
J'ai beau me raisonner, me dire "prends patience";
Dans mon cœur torturé tinte un funèbre glas.

Le 21 septembre 1946

Il me faut aujourd'hui combattre ma tristesse
Qui s'empare de moi et me laisse toute meurtrie

Ton souvenir est en moi, ainsi qu'une caresse
Qui berce mon amour et chasse mon ennui.

De l'Aquilon perfide aux assauts redoutables
Les arbres se dépouillent de leurs feuilles teintées,
Depuis les jeunes pousses jusque 's aux vénérables
Déversant vers le sol leurs larmes empourprées.

Ainsi, de tout mon être aux multiples faiblesses
Se laissant tour à tour dans les songes emporter
Des muses bienfaites aux infinies caresses,
Se laisse docilement par les vents balloter.

Reviens, Mon Cher Amour, près de toi je veux vivre
Les heures inoubliables à tes cotés, vécues
Sans ton amour divin, je ne pourrais survivre;
Nos âmes vagabondes ne seront pas déçues.

Le 13 octobre 1946

Mon foyer : La lueur répandue de la lampe
Ma rêverie avec le doigt sur la tempe
Et mes yeux se perdant loin des yeux aimés.
L'heure du tricot fini et du livre fermé
La douceur de sentir la fin de la soirée
La fatigue charmante et l'attente adorée
De l'ombre nuptiale et de la douce nuit
Oh ! Tout cela mon rêve attendri le poursuit
Sans relâche, à travers toutes remises vaines
Impatiente des jours, furieuses des semaines.

Le 10 octobre 1949

Toi seul me paru ce qu'on cherche toujours
Ce que l'être poursuit dans l'ombre de ses jours.
Enfin par ta présence, habile à me charmer
Il me fut révélé que je pouvais aimer.

Le 18 novembre 1946

La rose

Sur votre bureau de travail, la rose sera une présence vivante, différente
aujourd'hui de ce qu'elle était hier, mais belle toujours jusqu'à son dernier

soupir image d'une reine qui règne par la beauté et, seule, sait se faner en
beauté et exhaler son âme de rose dans un arôme toujours digne de son nom.
Rose qui a inspiré tant de musiciens, que seraient sans toi mélodies et
chansons ?

Le 29 novembre 1946

Un Rêve

Je suis très loin de toi, sur cette couche blanche
Dans l'or de mes cheveux épars sur l'oreiller
Je suis très loin de toi, puisque sans m'éveiller
Ta lèvre en frémissant sur ma lèvre se penche.

Et tu n'entends pas l'appel joyeux du sang
Sous le tissu serré de ma peau blanche et mate
Tu n'es plus pour moi que comme un automate
Dont les fils sont cassés et le ressort absent

Dans la triste folie où ma douleur s'égare
C'est en vain que ta chair à la mienne se joint
Nos têtes sont si près et nos âmes si loin
Que, lorsque tu m'étreins, l'infini nous sépare.

Sombre dimanche

O toi, qui, en ce jour de joie, d'allégresse
As plongé pour ce soir mon cœur dans la tristesse
En cherchant ce bonheur loin de moi écarté
Je ne vivrai plus qu'un rêve en cet aparté

En ce jour de bonheur, de chansons, de rires;
Au milieu de la joie, des cris, des sourires,
Pouvais-tu oublier notre amour défendu ?
Dans quel abîme sans fond suis-je descendue !

Adieu, mon Amour, mon bien aimé, ma vie ;
Mon âme près de ton âme sera toujours ravie,
Et dans cet abandon dont notre paix est le prix
Je laisserai toujours mon cœur ignorer son mépris.

27 avril 1947 20h

Le bienvenu d'amour sûr d'être celui-là
Viendra-t-il, quelque soir, vers l'exil de mes lèvres

En cortège de flûtes, ou dans l'éclat
De tambourins grondeurs et des trompettes brèves ?

L'amour sonnera t'il par sa voix des fanfares
En raptus brusques mordus de baisers et de cris ?
Ou chantera-t-il, glorifiantes et graves
Des promesses d'hymens et de rites fleuris?

Surgira-t-il de l'ombre, idole et simulacre
Roi posthume et vivant de mes désirs, ou tel
Qu'un moissonneur de mes cheveux, ou tel qu'un pâtre
Qui cherche mes yeux clairs aux étoiles du ciel ?

Écrit le 03 avril 1946 et dédié pour toi aujourd'hui le 11 juin 1947.

Brusque réveil :

Et me revoilà seule désolée, triste et nue
Mes bras toujours déçus n'ont étreint que le vide
Et j'ai trainé sans fin sous le plafond livide
Un désespoir muet que nul n'aura connu

Je n'ai jamais saisi le vol des rêves fous
Aucune âme ne s'est enlacée à la mienne
Et la seule douceur dont mon cœur se souviene
Est d'avoir respiré l'amour auprès de : Toi.

Nuit du 7 au 8 septembre 1947

Pour qu'un peu de ta vie à la mienne se mêle,
Que ta chère présence en moi soit plus réelle
J'ai fait un rêve.....ton baiser.
Et toi, tu t'es prêté à ce jeu, cher amant
Tu mis le sceau brûlant de ta lèvre chérie
Au creux de mon corsage entr'ouvert
Frôlant avec ferveur ces captifs charmants.

Depuis dans l'ombre chaude où frémissent nos ondes
Les rythmes de mon cœur et de ton cœur se fondent
Berçant et caressant d'un appel sans relais
L'image dont le feu ne s'éteindra jamais.

Que ne puis-je encore dans une folle ivresse
A tes lèvres goûter ce baiser infernal
Dans cette lumière grise d'un jour hivernal
Qui me laisse pantois sous cette douce caresse.

Dans ce baiser d'amour et devant ma jeunesse
Lis dans mes yeux et sur mon front virginal
Discerne-y chéri comme dans un journal
Un amour infini rempli d'une promesse.

Reviens mon cher amour, je t'attends en silence
Viens, mon aimé chéri, et sans me faire violence
Viens calmer mes tourments, tu as tout mon amour.

Dans l'impatiente fièvre de ton ardeur tendue
Reste câline, sereine et attends ce beau jour
Où je serai à toi sans nulle déconvenue.

Le 11 juin 1947

Que m'arrive-t-il ? Moi qui aime tant la vie !
Je n'éprouve plus de joie au lever du soleil.
Et c'est, si l'on peut dire, de mourir j'eus l'envie.
Je n'ai jamais été dans un état pareil.

Mon cœur dans ma poitrine me fait mal à crier
De mes mains énervées je voudrais l'en extraire
Et là, contre ma joue, en le consolant, le prier
De me rendre la joie et non tout le contraire.

Je voudrais lui dire qu'en entendant ta voix
Il maudisse la folie qui s'empare de moi.
Qu'il soit fort et s'éloigne chaque fois qu'il te voit
Demeurant bien caché au plus profond de moi.

Le 11 juin 1955

Lundi
Tu n'es pas venu.....

Tu ris de mon état, vilaine créature
Tu te gausse de moi, sans écouter mes cris,
Je suis à toi, pourtant, je me donne en pâture
Ton silence est pour moi, le plus grand des mépris.

Mardi
Non tu ne sais pas à quel point je t'adore
Car je saurai me taire, puisque tu ne veux pas
M'accorder ce qu'à grands cris j'implore

Ce que tu pourrais faire ... mais que tu ne veux pas.

Mon cœur n'est pas heureux, malgré tant de plaisir
Où le plonge une image au bienveillant sourire,
Car il n'est pas profond ce trop ardent désir
Que dans ses grands yeux clairs si souvent je vois luire.

Aujourd'hui il m'aime, mais demain son mépris
Masquera de sa force et l'oubli et la haine
Ce n'est pas cet amour dont mon cœur est épris
Mais je suis subjuguée et grande en est ma peine

Tu n'as pas su l'immense peine
Du bruit de tes pas dans mon cœur
C'était comme un train qui se traîne
De l'infini vers de lointaines rancœurs

Tu n'as pas su le remuement pénible
Que me faisait au cœur ton départ
Les mots que je disais, prières de la bible
Tu n'as pas su le mystérieux départ.

Qui m'égara dans le sable brun de tes yeux
Tu n'as jamais compris l'embrouille de mon âme
Et c'est pourquoi, ce jour là, délicieusement femme
Je souriais naïve en te disant adieu.

Le 03 octobre 1949

Te voilà ...enfin

Tu n'as pas su l'immense joie
Du bruit de tes pas dans mon cœur
C'était comme un train sur la voie
Qui rapportait mon lointain bonheur.

Tu n'as pas su le remuement joyeux
Que me faisait au cœur tes douces paroles
De ces mots où je buvais tes aveux.

Vendredi

Viendras-tu

Il me faut aujourd'hui, combattre ma tristesse
Qui s'empare de moi et me laisse toute meurtrie
Ton souvenir est en moi ainsi qu'une caresse

Qui berce mon amour et chasse mon ennui

En cette matinée hivernale qui attriste mon âme,
Ne vivant qu'en attente d'un incertain appel
Je tremble et je frémis au milieu de mes larmes,
Comme un être qui crie sous le froid scalpel

Dans ma solitude, j'écoute vainement
Tous les bruits de la rue et je crains mon tourment.
Ce silence est mortel, me pénètre et me glace
Viendras-tu me voir, je t'attends, je suis lasse.

Il me faut donc attendre pour dissiper ma peine,
Attendre patiemment cette journée incertaine
Où tu viendras, en tapinois, vers ma chambre trouvée
Prodiguer ta caresse, pour moi seule réservée

Tu auras dans les yeux un regard de tendresse
Mon âme sera pleine de désirs osés
La chaleur de ton corps aidera à cette ivresse
Mais je garde pour moi seule, ces pensées si osées.

Comprends-tu ce regard ? ... (photo de chien)
Ce fût le mien un jour ...

Peut-être liras-tu dans ce regard de bête
Combien mon cœur est triste de ne plus te revoir.
Mais mon âme est trop fière pour encor t'émouvoir,
Et seule, elle s'en va pour jouir d'une fête.

Il me faudra donc pour dissiper ma peine
Attendre patiemment ce jour incertain.
O ! Quelle vile comédie, la comédie humaine
Je veux noyer mon âme, tout .comme un libertin.
En cet après-midi, au milieu des alarmes
Ne vivant qu'en attente d'un incertain appel,
Je tremble et je frémis au milieu de mes larmes
Comme -un être qui crie sous le froid scalpel.

.. Mai 1946

Sur la joue du ciel roule une étoile filante,
Limpidement comme une larme frissonnante,
Et j'attache à sa queue avant qu'elle se brise
Un vœu d'amour trop fou pour qu'il se réalise.

Me voici condamnée pendant un mois mortel,
Un mois, insipide, monotone, froid, cruel,
A vivre loin de toi, espérant malgré tout,
Que tes pensées seront pour ta petite Janou.

Un rêve

Pour qu'un peu de ta vie à la mienne se mêle,
Que ta chère présence en moi soit plus réelle,
J'ai fait un rêve de poète..... Ton baiser.
J'en voulus le dessin et je vais le tracer.

Et toi, tu t'es prêté à ce jeu, mon chéri,
Tu mis le sceau brûlant de ta lèvre chérie,
Au creux de mon corsage entr'ouvert, tendrement,
Frôlant avec douceur ces captifs charmants.

Depuis, dans l'ombre chaude où frémissent nos ondes,
Le rythme de mon cœur et de ton cœur se fondent,
Berçant et caressant d'un appel sans relais,
L'image dont le feu ne s'éteindra jamais...

Et chaque instant qui fuit, l'instant que rien n'arrête,
Est, pour moi seule, marqué d'une splendeur secrète,
Car il lègue au suivant la garde d'un trésor,
La douceur de tes lèvres, la chaleur de ton corps.

Si je t'aime c'est parce que ta vie n'est mêlée à la mienne
Que parce que ta vie ne serait rien sans la mienne

Le 24 juillet 1950